

OÙ FAUT-IL ENTRER

ET COMMENT ?

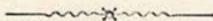
SERMON

prêché à Genève dans les temples de la Madeleine et de S'-Gervais

le 23 et le 30 Mai 1869

PAR

Ed. BARDE, Pasteur



GENÈVE — PARIS

CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1869

97

OU TAIT-IL ENTE
ET COMMENT

SERMON

Genève. — Imp. Carey frères, 3, Vieux-Collège.

Va dans les chemins et le long des haies, et presse d'entrer.

LUC, XIV, 23.

S'il est vrai, mes frères, qu'un des plus beaux dons que Jésus nous ait apportés, c'est le don de la paix, il n'est pas moins certain qu'il a mis à cette paix des conditions, dirais-je ? ou des accompagnements qui en semblent l'opposé direct. Paix sur la terre ! avaient chanté les anges en annonçant sa venue. Et pourtant, quand il eut commencé son ministère, il dit un jour à ses disciples : « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé ?¹ »

Nous avons pu croire longtemps que ce feu, presque partout allumé, ne le serait point dans notre Eglise. Nous pensions que nous n'avions à peu près rien à faire avec ces incendies spirituels qui s'attaquaient de toutes parts aux anciennes croyances. On disait à qui voulait l'entendre que nous vivions dans une paix assez parfaite, et que, séparés les uns des autres par de simples nuances d'opinions, nous n'en étions pas moins tous réunis autour du même drapeau.

¹ Luc X^l, 49.

Aujourd'hui cette illusion n'est plus possible. Il y a, non plus seulement en dehors de Genève, mais à Genève même, deux drapeaux en présence dans le sein de l'Eglise protestante. Deux Jésus nous sont prêchés : l'un ressuscité et qui sauve ; l'autre sur qui la tombe s'est fermée sans qu'on sache bien si elle s'est rouverte, et qui ne sauve pas mais qui perfectionne. Du haut de nos chaires, on a appelé de tous ses vœux l'avènement d'une religion « sans dogmes formulés, sans formes prescrites, sans loi ni discipline ¹ ». On n'a pas craint de représenter comme une « masse inerte ou putréfiée » ceux qui repoussent de toutes leurs forces une telle religion. On a invité à entrer dans je ne sais quelle Eglise ceux qui croient et ceux qui ne croient pas ; ceux qui veulent d'un Sauveur et ceux qui n'en veulent pas ; le pharisien et le péager, sans demander à l'un plus qu'à l'autre de confesser ses péchés et de se convertir. On les a pressés de se grouper autour d'un maître qui a été moins sage que son disciple, de s'asseoir aux pieds d'un Christ que saint Paul a corrigé et dépassé ; et l'on a donné à ces chrétiens d'un nouveau genre cette recommandation à peu près unique : « Faites ce que vous croyez bien » ; — quand même, par conséquent, cela serait mal !

Vous savez, mes frères, quelle émotion cet

¹ *Entrez!* sermon par J. Cougnard ; p. 12.

appel a produite au milieu de nous. L'agitation religieuse, loin de se calmer, va plutôt en grandissant. Nous ne nous en plaindrons point. Tout est préférable à l'engourdissement et au sommeil. Néanmoins, ce n'est pas assez de s'agiter ; il faut tâcher d'arriver quelque part. Remuer les questions, c'est fort bien ; mais c'est mieux encore de les résoudre. Or, en présence des solutions diverses qui leur sont proposées, les âmes sont hésitantes. Plusieurs sont près de tomber dans ce découragement fatal où l'on renonce à chercher la vérité, parce qu'on ne sait plus s'il y a quelque part une vérité. D'autres, naguère disposées à s'approcher du Royaume des cieux, sont sur le point de reculer, parce qu'elles ne discernent plus clairement ni ce Royaume ni le moyen d'y arriver. D'autres enfin — et le nombre en est grand — d'autres reculent déjà, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux retourner à ce monde qui n'a du moins qu'une devise toujours la même : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! » En face de ces hésitations, j'ai entendu de nouveau l'antique invitation du Sauveur : « Presse d'entrer ! » Répondre aux objections de ces âmes ; dissiper leurs préventions ; chasser autant qu'il est en moi les nuages qui les environnent et qui troublent leur vue, voilà, mes frères, non point la tâche que je me suis moi-même imposée, mais celle que m'imposaient les circonstances graves où nous nous trouvons. Je n'en méconnais pas, croyez-

le, la difficulté. Mais, sentant que Dieu me l'a donnée, je n'aurais pu m'y soustraire sans commettre une lâcheté.

Quand nous entendons l'exhortation de notre texte : Presse d'entrer ! — les deux premières questions qui se présentent à nous sont nécessairement celles-ci : Où faut-il entrer ? et : A qui s'adresse cet appel ? Une rapide étude de la parabole d'où ces mots sont tirés nous fournira les réponses demandées.

Jésus se trouvait à table chez un pharisien, avec un certain nombre de convives. Sa parole commençait à porter le trouble dans la conscience de ceux qui l'entouraient. L'un d'eux alors, comme pour échapper au sérieux qui le gagnait, profère une de ces exclamations à la fois pieuses et vides, dont la sonorité ne blesse personne : « Heureux celui qui mangera du pain dans le Royaume de Dieu. » Mais Jésus ne veut pas se laisser détourner par cette phrase creuse de l'enseignement qu'il a en vue. Il en tire aussitôt une leçon plus directe encore. Il montre que ceux qui peuvent se croire le plus près du Royaume des cieux, parce qu'ils y ont été depuis longtemps appelés, sont bien souvent ceux qui s'en soucient le moins : le moment venu, ils refusent positivement d'y entrer, en se payant

des plus misérables raisons. D'autres, en revanche, à qui leur ignorance ou leur pauvreté semblaient devoir fermer les portes de ce Royaume, y sont appelés soudain et s'empressent d'y entrer. Tel est, en deux mots, le sens de la parabole dite *du grand souper*. D'une part un repas de fête tout préparé; de l'autre, des invités qui ne s'inquiètent point de l'invitation et qui s'ingénient à s'excuser; plus loin enfin, des gens tout à l'heure inconnus, pauvres, infirmes, étrangers, vrais convives du dernier moment. Ceux-ci cèdent sans résister à la bonté inattendue qui les presse, et ils se laissent conduire dans la salle du festin.

Ainsi, mes frères, il ne saurait y avoir d'hésitation quant au lieu où il s'agit d'entrer. Il est défini clairement soit par l'occasion qui provoqua cette parabole, soit par le récit parallèle que nous lisons dans saint Matthieu et qui commence par ces mots : « Le Royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils ¹ ; » soit encore par tout l'enseignement de Jésus, et en particulier par ces paroles du sermon sur la montagne : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le Royaume des cieux ². » Le lieu où il faut entrer, ce n'est point un établissement humain. Ce n'est ni la synagogue de Jérusalem, ni l'E-

¹ Matth. XXII, 2.

² Matth. VII, 21.

glise d'Antioche ; ce n'est ni l'Eglise de Rome ni celle de Genève ; c'est le Royaume des cieux, ou, suivant le langage des Ecritures, cette Eglise sainte, invisible, universelle, que l'Epitre aux Hébreux nomme aussi « l'assemblée des premiers nés ¹. »

Or, vous le voyez par la parabole, tous n'entrent pas. Beaucoup de gens, d'ailleurs fort respectables sans doute, avaient été conviés et ne sont point venus. Les affaires de cette vie les ont retenus. Si l'on n'avait dû compter que sur eux, la salle du festin serait restée vide. Mais c'est là précisément ce qui ne pouvait avoir lieu. Le maître de la maison ne pouvait pas consentir à ne recevoir personne, et, suivant l'énergique expression de Luther, ² « il avait fait trop de préparatifs pour ne pas avoir à-tout prix chez lui des gens qui mangent, boivent et se réjouissent, dût-il pour cela les aller chercher parmi les pierres. » Sa résolution est bientôt prise. « Va, dit-il à son serviteur, va promptement par les rues et par les places de la ville, et amène ici les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles. » Cet ordre exécuté, il reste encore de la place. « Va, commande une seconde fois le maître ; va par les chemins et le long des haies, et presse d'entrer ! » — Vous entendez, mes frères : après des pauvres et des infirmes,

¹ Hébr. XII, 23.

² Cité dans *Lange*, Bibelwerk.

des passants ramassés sur le grand chemin, voilà ceux qu'il faut presser d'entrer. — Ce seront donc les premiers venus? — Vous l'avez dit. — Dignes ou indignes? — Précisément. — Juifs ou païens, instruits ou ignorants; peut-être même des gens de rien? — Sans doute. — Et cela sans la moindre condition? Tels qu'ils sont, ils entreront et resteront? — Ah! ici, non! Et c'est sur ce point capital que se séparent profondément le christianisme de l'Évangile et le christianisme de l'homme. Avec le secours de Dieu, j'espère réussir à vous le montrer.

Le bon sens indique, n'est-il pas vrai, que si le maître de la maison se décide à ouvrir ses portes à tout le monde, même à ses ennemis, il ne reçoit pourtant ces derniers que s'ils consentent à se réconcilier avec lui. Un festin où seraient assis côte à côte ses partisans décidés et ses adversaires ardents, ne serait à coup sûr pas une fête bien enviable. Disons plutôt qu'elle serait impossible. Ceux-ci ne pourraient donner essor à leurs sentiments sans que ceux-là fissent éclater des sentiments tout contraires. Au lieu de la joie règneraient d'abord le malaise et le mécontentement, et bientôt une guerre que rien ne saurait arrêter. Le maître dit: Presse d'entrer! Mais il suppose apparemment qu'à cet appel de son amour ce sera l'amour qui répondra, et non pas la haine ou l'indifférence. Et s'il a jugé bon d'établir quelques règles pour son festin, quelques conditions pour

l'entrée dans sa maison, le moins qu'il puisse attendre des conviés c'est qu'ils s'y soumettront. — En peut-il être autrement quand il s'agit non plus d'une fête humaine, mais du Royaume des cieus? Dieu consentirait-il à laisser ce séjour céleste, où l'Écriture dit qu'il y a « des plaisirs pour jamais »¹ devenir un rendez-vous de tous les partis contraires, une arène de discussion et j'allais dire un champ de bataille? Je ne sais pas, mes frères, ce que vous en penserez. Pour ma part, je vous assure que cette supposition me paraîtrait constituer à elle seule une absurdité, parfaitement indigne de Dieu. Ce que je sais bien, en tout cas, c'est qu'elle est démentie on ne peut pas plus nettement par sa Parole. Celle-ci affirme qu'il faut accepter certaines conditions, passer par certaine porte, pour entrer dans le Royaume des cieus. Examinons-les brièvement.

Si vous revenez à cette parabole que je vous signalais tout-à-l'heure, dans l'Évangile selon Matthieu, et qui est parallèle à celle de notre texte (bien que prononcée plus tard), vous y verrez que le maître du festin, étant entré dans la salle au moment du repas, s'aperçut qu'un des convives ne portait pas le vêtement des noces. Le désigner à ses serviteurs, commander à ceux-ci de l'arracher de sa place et de le jeter dehors, ce fut l'affaire d'un instant. Le convive

¹ Ps. XVI, 11.

d'ailleurs n'avait pas trouvé un mot pour sa défense. Il paraît donc que, si le premier venu était convié au grand souper, il n'avait pourtant pas le droit d'y rester le premier venu. Il devait s'y présenter comme tous les autres avec un vêtement de fête, donné du reste gratuitement à l'entrée de la maison. — Que si cet enseignement parabolique vous paraît encore trop vague, recourons à quelque chose de plus direct. Adressons-nous à une portion du Nouveau-Testament que nul ne nous reprochera d'ouvrir, à ce fameux sermon sur la montagne, que les partisans les plus convaincus du Christianisme libéral élèvent bien haut, comme le drapeau de leur Église. Là aussi, Jésus parle du Royaume des cieux; là aussi, il presse les âmes d'y entrer; mais là aussi, il montre qu'on n'y entre pas comme on veut ni tel qu'on est. Il parle de deux portes auxquelles les âmes peuvent se présenter, et il affirme qu'une seule des deux conduit au but. Chose curieuse! il dit que ce n'est point la plus large, mais la plus étroite qui mène à la vie, par conséquent à son Royaume¹. — Comment? Une porte étroite? Et nous qui rêvions au contraire la porte la plus large possible, une porte qui n'en fût pas une et qui, ne se fermant jamais, laissât tout indistinctement passer, le pour et le contre, le blanc et le noir, le oui et le non, les amis et

¹ Matth. VII, 13, 14.

les ennemis! — Comment encore? Une porte large qui mène à la perdition? Et l'on nous disait qu'il n'y a point de perdition, point de condamnation. Il y aurait donc des perdus et des sauvés? Il y aurait autre chose que de braves gens, qui n'ont qu'à faire usage de leur raison et de leur bonne volonté pour se tirer d'affaire le mieux possible dans la vie présente, et arriver ainsi dans l'autre?..... Mes frères, seraient-ce là pour vous des découvertes? Auriez-vous encore si peu lu, ou si peu compris votre Evangile, que vous n'y eussiez pas rencontré cette doctrine qui en fait le centre: deux portes, deux chemins, deux termes? Par un chemin, à la vie; par l'autre, à la perdition. Ah! vous pouvez si vous voulez, accuser Jésus de s'être trompé. Vous pouvez assurément, repousser ses leçons comme ses appels. Mais, de grâce, usons de franchise avec lui, et ne lui faisons jamais dire autre chose que ce qu'il a dit.

Je prends donc telle qu'elle sa déclaration: La porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, au Royaume des cieux; et je demande pour conclure: Qu'est-ce que c'est que cette porte?

D'après l'Evangile de Matthieu, elle n'est pas autre chose que la nouvelle naissance. « Si vous ne changez, dit le Sauveur, et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux¹. » Parole, remarquez-le

¹ Matth. XVIII, 3.

bien, qu'il n'adressait point à des païens, ni à des impies, ni à des criminels, mais à de très-honnêtes gens qui s'appelaient Jacques, Pierre, Nathanaël, et autres encore. Même doctrine, au reste, dans le quatrième Evangile: « En vérité, dit Jésus à Nicodème, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume de Dieu¹. » La même encore dans saint Paul, qui laisse voir sur ce point comme sur les autres un parfait accord avec la doctrine du Sauveur: « En Jésus-Christ, il ne sert de rien d'être circoncis ou de ne l'être pas; mais il faut être une nouvelle créature². » Je ne cite que quelques versets, pour ne pas allonger. Mais c'en est assez pour voir que, d'après le Nouveau Testament, la conversion est la condition d'entrée dans le Royaume des cieux, la porte qui y donne accès. — Si vous voulez une définition plus courte encore, vous la trouverez au dixième chapitre de l'Evangile de Jean. Là, Jésus compare son Royaume à une bergerie, et il ajoute: « Je suis la porte³. » Et si vous demandez alors comment on peut entrer par Christ, passer par Christ, je ne saurais mieux vous répondre qu'en vous rappelant ces tables de la communion devant lesquelles nous nous sommes présentés il y a si peu de jours. Christ, pour nous rouvrir le ciel que nos péchés avaient fermé, a souffert la mort. Son corps brisé, il nous l'a donné comme une

¹ I Jean, II, 3, 5.

² Gal. VI, 15.

³ Jean X, 9.

nourriture ; son sang répandu, comme un breuvage. Celui qui mange sa chair et qui boit son sang entre dans la vie éternelle. Mais nous ne pouvons manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme, qu'en nous unissant étroitement à lui dans sa mort, pour le suivre après cela dans sa résurrection. C'est, suivant le langage symbolique mais vrai de l'Écriture, c'est par ce corps brisé, c'est par Jésus mort à cause de nos péchés qu'il nous faut passer pour entrer dans son règne. Nous voyons ainsi se dresser aux abords de ce Royaume, comme les deux poteaux inébranlables de la porte qui doit nous l'ouvrir, les deux grandes doctrines de la nouvelle naissance et de l'expiation par le sang de Christ.

Est-il besoin maintenant d'insister longuement pour démontrer que cette porte est étroite, qu'elle ne peut pas ne pas l'être ? Si nous croyons qu'elle est Jésus, c'est-à-dire une personne, elle aura nécessairement des exigences personnelles, et ces exigences ne sont pas petites puisque le Sauveur a dit : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple ¹. » Pour passer par cette porte, nous ne pouvons rester ce que nous sommes : il nous faut être transformés. Elle est trop étroite pour l'embarrassant bagage de notre propre justice ; trop étroite pour notre orgueil et pour notre vanité ; trop étroite aussi pour tout cet attirail

¹ Luc, XIV, 33.

qu'entraîne avec soi la passion du bien-être. Il faut laisser cela dehors. Nous aurons beau faire, cela ne passera pas : la porte est étroite. Et si vous me permettez ce terme familier, elle n'est pas élastique. On ne peut pas la tendre et la détendre à volonté, l'élargir aujourd'hui pour la resserrer demain. Elle est ce qu'elle est, c'est-à-dire la porte de la vie et du bonheur, mais en même temps la porte étroite. Rappelons bien aussi que la seule qui reste à côté de celle-là, si nous refusons d'y passer, c'est la porte large qui mène à la perdition. Il n'y en a pas une troisième qui ne soit ni large ni étroite. Gardons-nous, d'ailleurs, d'en souhaiter une semblable. Elle ne pourrait logiquement nous conduire qu'à un terme qui ne serait ni la vie ni la perdition, c'est-à-dire un je ne sais quoi pire que toutes les morts et qui n'a de nom dans aucune langue.

Si donc, mes frères, nous voulons résumer les enseignements que l'Écriture nous donne au sujet de l'appel de notre texte, nous pouvons, n'est-ce pas, les ramener à ces trois points : Premièrement, le lieu où il s'agit d'entrer c'est le Royaume des cieux, appelé aussi l'Église invisible et sainte dont Jésus seul est le chef. Secondement, c'est à tous sans exception que s'adresse l'invitation d'y entrer. Troisièmement enfin, tous les invités qui voudront venir devront se soumettre à des conditions égales pour tous,

passer par une porte toujours et partout la même. Cette porte, ces conditions, elles se nomment la nouvelle naissance, étroitement liée elle-même à l'expiation par la mort du Christ. Voilà, non la doctrine d'un homme, mais celle de l'Évangile. Il m'est impossible d'y rien changer.

Aurais-je abouti, mes frères, en vous montrant ces difficultés très-réelles qui entourent l'entrée du Royaume des cieux, à vous rendre ce Royaume moins désirable ? Vous aurais-je rendus défiants vis-à-vis de cet appel dont je voudrais tant vous faire sentir l'irrésistible tendresse : Presse-les d'entrer ? Il se pourrait. Aussi est-ce mon devoir de ne point vous quitter sans avoir répondu à quelques-unes au moins des objections qui peuvent se présenter à vous.

Si nous entrons, me direz-vous d'abord, il faudra commencer par soumettre notre esprit, par faire violence à notre raison. Or, c'est là ce que nous ne saurions faire ; c'est plus qu'on n'a le droit de nous demander.

Prenez garde, vous dirai-je. Ne confondez pas deux termes qui ont l'air très-rapprochés et qui, en réalité, sont fort dissemblables. Soumettre votre esprit, oui : l'Écriture vous le demande. Faire violence à votre raison, jamais ! car ce n'est pas

lui faire violence que de proposer à son acceptation des faits dont elle n'a pas encore le pourquoi ni le comment. Vingt fois, dans la science, vous rencontrez des positions analogues et vous ne criez point à la tyrannie. Vingt fois, devant des faits avérés, votre raison accepte, tout en étant incapable d'expliquer. Votre esprit se soumet alors, et vous n'estimez pas qu'il commette une lâcheté. Votre raison, au contraire, n'est jamais plus raisonnable que lorsqu'elle se rend compte à elle-même qu'elle ne comprend pas. En vérité, je ne sais rien voir là qui puisse être appelé de l'asservissement. Pourquoi vouloir autre poids et autre mesure dans le domaine de la foi? Oui, là aussi mon esprit se soumet, ma raison accepte librement ce qui la dépasse, et je crois même que c'est une des plus belles preuves de son indépendance. Je n'abdique pas en faisant cela. Je me borne à reconnaître qu'il y a partout dans l'univers un esprit plus grand que le mien. Je n'estime pas que ce soit une marque de petitesse ni un symptôme d'asphyxie.

Il est vrai : respectant jusqu'au bout la liberté qu'il nous a donnée en nous formant à son image, Dieu nous permet toujours de croire ou de ne pas croire. Mais croire tout ce qui nous plaira, sous prétexte de libre croyance; mais appeler encore ce mélange informe de la foi et même la foi qui sauve; mais, avec ce bagage, nous présenter encore à la porte du Royaume des cieux et prétendre que l'entrée nous est due oh !

cela, non ! Au nom de la raison, du bon sens, si vous voulez, nous déclarons cette tentative chimérique. Si vous croyez le moins du monde à la sainteté de Jésus, vous ne pouvez admettre qu'il établisse des conditions pour l'entrée dans son Règne et qu'il soit ensuite le premier à s'en moquer. Il nous appelle, sans doute, à la loi de la liberté : mais encore est-il qu'il nous propose une loi. Ses commandements ne sont pas pénibles : à la bonne heure ! mais encore est-il que ce sont des commandements. Il brise le joug du péché et le fardeau de l'erreur. Oui, et qu'il en soit à jamais béni ! Ce qu'il nous donne à la place est infiniment doux et léger ; mais encore est-il que c'est un joug et un fardeau. Ouvrez à quelque page que ce soit les écrits du Nouveau Testament. Vous y rencontrerez partout cette doctrine, ce fait plutôt qui dépasse et confond votre raison, sans lui faire aucune violence, savoir que Dieu a envoyé son Fils au monde pour sauver le monde, et que la foi en son Fils est la condition indispensable pour avoir part à son salut. Jamais un seul apôtre, qu'il s'appelle saint Paul ou saint Jean, n'a permis à quelque chrétien que ce fût de penser autrement que lui sur ce point vital : car il était lui-même sur ce point l'héritier et le prédicateur de la pensée du Maître. C'est pour cette foi qu'ils sont morts, en comptant sur la couronne de justice que le juste Juge leur réservait. C'est pour cette foi que sont morts après eux

dés centaines, des milliers de martyrs qui n'estimaient point qu'on pût entrer dans le Royaume des cieus autrement que par Jésus-Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Et c'est cette foi encore, ô Seigneur Jésus! c'est cette même foi, bien que trop affaiblie et trop chancelante, qui soutient ton Eglise au milieu de ses combats.

Mais il y a, direz-vous, autre chose qui vous répugne. La vie pieuse, les pratiques, les retranchements qu'on voudrait vous imposer et qu'on vous dit nécessaires 'pour passer par la porte étroite, tout cela vous repousse. Cela vous paraît un véritable servage; vous ne pouvez croire que le Sauveur vous y appelle.

Vous dirai-je, pour vous encourager, qu'on vous a trompés, ou que vous vous êtes trompés vous-mêmes jusqu'ici? Qu'il n'y a, dans le fait, aucun retranchement à vous imposer? — Je n'en ferai rien, car je me rappelle la parole si positive que nous avons déjà citée: « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple »: les ineffables douceurs de la communion avec Christ sont à ce prix. Je me rappelle cette autre déclaration toute semblable: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à *soi-même*, qu'il se charge de jour en jour de sa croix et qu'il me suive¹. » Je me rappelle

¹ Luc IX, 23.

encore que Jésus ne reconnaît pas pour un de ses fidèles celui qui aime son père ou sa mère plus que Lui ¹, et qu'il est souvent nécessaire pour le suivre d'arracher l'œil, de couper la main ou le pied qui nous font tomber dans le péché ². — Vous dirai-je, toujours pour vous tranquilliser, que nulle forme de piété ne vous est recommandée ; que vous êtes pleinement autorisés à faire tout ce qui vous semble propre à vous édifier et à vous sanctifier? — Non certes ! Car je me rappelle que Satan, habile à se déguiser en ange de lumière, nous persuade souvent de nous édifier et de nous sanctifier précisément par les actes et par les habitudes les plus contraires à la sanctification et à l'édification. Je me rappelle que Jésus a condamné, comme directement opposés au culte en esprit et en vérité, et les prières qui ne sont que des redites, et les aumônes hypocrites, et les jeûnes fanfarons. J'en conclus que, si ces formes de piété sont prohibées, les formes contraires sont hautement recommandées, et je me souviens, entre autres, de celles que l'apôtre Jacques nous indique : « La religion pure et sans tache devant Dieu notre père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se garder pur de la souillure du monde ³. » Je me souviens, surtout, de cette affirmation de saint

¹ Matth. X, 37.

² *Ibid.* V, 29, 30.

³ Jacq I, 27.

Paul qui n'est pas seulement l'apôtre de la liberté, mais aussi l'apôtre de la sainteté : « Il m'est permis d'user de toutes choses, mais tout n'édifie pas ¹. » — Vous dirai-je alors, pour respecter votre indépendance : Ne vous tourmentez pas au sujet de la prière. Priez quand vous voudrez ; priez comme vous voudrez ? Je m'en garderais bien. Car ce même apôtre Paul, cet héroïque missionnaire qui devait s'y connaître mieux que nous quant aux conditions de la vie chrétienne, l'apôtre Paul a dit : « Priez sans cesse ² ! » et encore : « Faites en tout temps par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications, veillant à cela avec persévérance et priant pour tous les saints ³. » — Vous dirai-je au moins que les Ecritures, livre à demi-humain, ne vous sont point imposées comme règle de votre foi, que vous en pouvez retrancher les idées qui vous déplaisent et les usages qui ne sont point selon vos lumières ? — Non encore. Car je n'aurais pas ouvert la bouche pour vous donner ce conseil que j'entendrais la voix du même apôtre vous crier bien plus haut que la mienne : « Toute Ecriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice ⁴. » Et, à moins que vous ne soyez déjà parfaitement

¹ 1 Cor. X, 23.

² 1 Thess. V, 17.

³ Eph. VI, 18.

⁴ 2 Tim. III, 16.

instruits dans toute la justice, je n'oserai jamais vous engager à ôter de ce livre une seule des pages qui pourraient vous instruire.

Ainsi, pour la seconde fois, je n'y puis rien changer. Ou rejetez l'Écriture, et mettez alors à la place quelque chose qui vaille mieux qu'elle, ou recevez-la tout entière, et acceptez d'elle ces retranchements qui vous effrayaient d'abord; ces règles de vie chrétienne, ces conditions de piété que vous ne sauriez supprimer sans supprimer la piété elle-même.

En résultera-t-il que l'appel divin : Presse d'entrer ! perdra quelque chose de sa douceur, et qu'à force de vous avoir montré tout ce que cette entrée a de grave, je n'aurais réussi qu'à repousser ceux que je voudrais de tout mon cœur attirer ? Non, mes frères, non. Car enfin cet appel est celui de l'amour, et c'est après tout cela seul qui fait sa puissance. C'est parce que Dieu vous a aimés d'un amour éternel, qu'il vous crie aujourd'hui encore une fois : Venez ! Entrez dans mon Royaume et soyez sauvés ! Voyez : ces lieux célestes où je vous convie, c'est le foyer paternel ; c'est là que vous retrouverez celui qui s'est livré soi-même à la mort pour vous et qui vous a nommés ses amis. Entrez ! ce n'est point un séjour inconnu ni redoutable ; c'est la vraie patrie au contraire ; c'est le rendez-vous de tous ceux qui ont aimé leur Sauveur et qui sont morts dans la foi. Entrez ! je n'ai reculé devant rien pour vous ouvrir mon ciel ; les retranchements ne m'ont pas effrayé,

moi; les sacrifices ne m'ont pas retenu; pendant trente-trois ans j'ai consenti à laisser ce Royaume privé de son Roi, afin que vous y puissiez un jour venir avec lui. Entrez! car le temps est court désormais; la nuit vient, dans laquelle vous ne sauriez plus trouver le chemin étroit. Entrez! car votre ennemi vous poursuit, il veut saisir votre âme; il la saisira, si vous ne vous hâtez d'accepter mon invitation..... Qu'en pensez-vous, mon frère? Cet appel fait-il violence à votre raison? Méprise-t-il votre liberté? Et vous laisseriez-vous arrêter en face d'un tel avenir, par les renoncements, même douloureux, qu'il exige de vous?

Frères et sœurs en Christ; membres de notre Eglise nationale de Genève, la question se pose aujourd'hui devant vous plus sérieusement que jamais. Vous ne pouvez l'éviter. Il est désormais passé le temps où l'on essayait, avec plus ou moins de bonheur, de se reposer sur la foi de ses pères. C'est de notre foi, de la vôtre, de la mienne, qu'il s'agit à cette heure. Ne consumons plus notre temps à résoudre ce problème si favori du monde: Être chrétien tout en ne l'étant pas. Nous avons tous un choix à faire: Ici, je ne sais quelle porte et je ne sais quel chemin, menant je ne sais où, à je ne sais quelles conditions. Là, une porte étroite, un chemin étroit, des conditions absolues et qui ne sont point sans sévérité; mais au bout, la vie, la vraie vie, la vie éternelle, l'espoir des mourants

et la consolation de ceux qui pleurent. N'est-ce pas le moment de vous dire comme autrefois Josué à tout Israël : « Choisissez aujourd'hui, qui vous voulez servir ¹ ? »

Et vous, en particulier, femmes chrétiennes, qui tremblez peut-être un peu en face des ébranlements par lesquels il nous faudra passer; vous nos mères, nos sœurs, nos femmes et nos filles, ne vous laissez point abattre. Votre tâche est magnifique dans la mêlée qui se prépare. Vous avez d'abord le devoir de l'exemple. Prédication muette, si vous voulez, et pourtant plus éloquente que les nôtres. Mais ce n'est pas tout. Souvenez-vous de Moïse priant sur la montagne, tandis que Josué combat Hamalek dans la plaine. Voilà votre place. Elle est belle, n'est-ce pas? Ne savez-vous pas que c'est par la prière que les batailles sont gagnées? Ne vous laissez point, si vos prières paraissent rester longtemps sans réponse. Vous ne voyez pas tout ce qu'elles font en silence, loin du regard des hommes. Ce que nous sommes, c'est, après Dieu, en grande partie à vous que nous le devons. Allez donc, nouvelles Moniques; suppliez le Seigneur d'envoyer dans son Église de nouveaux Augustins. — Et toi, Dieu d'Augustin, Dieu de saint Paul, Dieu de Jésus ressuscité, presse-nous d'entrer, et fais-nous, par ton Esprit, répondre à cet appel de ta grâce! Ainsi soit-il!

¹ Josué XXIV, 15.

